

inction entre la comédie dégénérée et la bonne comédie; la comédie dont on abuse et la comédie dont il se sert pour corriger les défauts; il fait semblant d'avoir donné des raisons parfaitement satisfaisantes, et se retournant vers des adversaires d'un autre genre, il ajoute qu'il sait " Qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses; que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations."

" Si Molière, dit M. Ls. Venillot, ne tient compte d'aucune objection contre son art; ce n'est pas faute de les avoir toutes entendues. Celle-ci, à laquelle il donne adroitement une apparence de frivolité, est la plus considérable de toutes; c'est celle qui faisait pleurer Quinault et Racine et qui inquiétait la conscience de Corneille. Molière y répond comme aux autres, en passant gaillardement à côté, de façon à faire voir que le scrupule des âmes délicates le touche peu. Je ne vois pas, dit-il, quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête, et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes que de vouloir les retrancher entièrement."

" Très-bien, la question est précisément de savoir si le théâtre, en effet, rectifie et adoucit les passions, ou s'il les excite? On voit qu'ici l'apologiste se dérobe; le terrain n'est pas solide sous ses pieds, et il sent que, s'il jugeait son œuvre aux lumières de la conscience, il devrait malgré tout, comme Quinault et Racine, prononcer contre lui-même, quitte à ne pas pleurer comme eux.

" Quelques années avant d'écrire la préface apologétique de Tartufe, le moraliste qui se targue de travailler à rectifier les passions des hommes, s'était notablement détourné de ce but généreux..... Je suis, pour mon compte, convaincu que Molière ne prenait point ce souci, qu'il n'entendait nullement le donner à la muse comique, et que même il se serait trouvé plus hypocrite que l'auteur de Tartufe n'avait besoin de l'être en ce moment-là, ou peut-être un peu ridicule, s'il eût insisté sur un pareil point. Il n'y prodigue pas comme ailleurs les artifices de son esprit; mais il tourne brusquement, et conclut en homme qui désormais s'embarrasse médiocrement du sentiment de ses censeurs: J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre; et, si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être; et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste: mais supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie.

" Une trentaine d'années après la railleuse apologie de Molière, la comédie vit tout à coup arriver à son secours un théologien de profession, armé d'une dissertation en forme où il prétendait prouver que l'on peut innocemment composer, lire, voir, représenter des comédies. Cette dissertation, imprimée à la tête des pièces de théâtre de Boursault, reprenait et développait les arguments de Molière. Elle produisit un grand étonnement et un grand scandale. On l'attribuait à un théatin d'Italie, le P. Caffaro, établi à Paris, dans une

maison de son ordre, depuis une vingtaine d'années; fort honnête religieux et professeur estimé de Philosophie et de théologie. Dans le fait, Caffaro n'était pas véritablement l'auteur de ce travail; mais il s'accusa d'avoir autrefois composé en latin quelque chose d'approchant qu'on avait traduit, amplifié, et publié sans son concours. Je m'étais, dit-il naïvement, fait une idée métaphysique d'une bonne comédie, et je raisonnais là-dessus sans faire réflexion que dans la théorie, bien souvent les choses sont d'une manière, et dans la pratique, sont d'une autre. D'ailleurs, ne pouvant aller à la comédie, je m'étais trop fié aux gens qui m'avaient assuré qu'on les faisait en France avec toute sorte de modération, et je m'abandonnais trop à des conjectures que je trouve présentement être fausses. Enfin le bonhomme demandait pardon.

" Mais malgré ce désaveu, la dissertation faisait tant d'éclat que Bossuet crut une réfutation nécessaire, et il écrivit les *Maximes et réflexions sur la comédie*."

C'est dans cet écrit solide et vigoureux, où Bossuet déploie les ressources de son génie et de sa science, que nous allons puiser maintenant des réponses invincibles à tous les amateurs de théâtre.

S'adressant à l'auteur de la dissertation qu'il réfute: " Vous dites que ces représentations des passions agréables, et les paroles des passions dont on se sert dans la comédie, ne les excitent qu'indirectement, par hasard et par accident.....: mais, au contraire, il n'y a rien de plus direct, de plus essentiel, de plus naturel à ces pièces, que ce qui fait le dessein formel de ceux qui les composent, de ceux qui les récitent, et de ceux qui les écoutent. Dites-moi, que veut un Corneille dans son *Cid*, sinon qu'on aime Chimène, qu'on l'adore avec Rodrigue, qu'on tremble avec lui lorsqu'il est dans la crainte de la perdre, et qu'avec lui on s'estime heureux lorsqu'il espère de la posséder? Le premier principe sur lequel agissent les poètes tragiques et comiques, c'est qu'il faut intéresser le spectateur; et si l'auteur ou l'acteur d'une tragédie ne le sait pas émouvoir et le transporter de la passion qu'il veut exprimer, où tombe-t-il, si ce n'est dans le froid, dans l'ennuyeux, dans le ridicule, selon les maîtres des règles de l'art? *Aut dormitubo, aut ridebo*. Ainsi tout le dessein d'un poète, toute la fin de son travail, c'est qu'on soit, comme ses héros, épris des belles personnes, qu'on les serve comme des divinités; en un mot, qu'on leur sacrifie tout, si ce n'est peut-être la gloire, dont l'amour est plus dangereux que celui de la beauté même. C'est donc combattre les règles et les principes des maîtres, que de dire avec la *Dissertation*, que le théâtre n'excite que par hasard et par accident les passions qu'il entreprend de traiter.

" On dit... encore... que l'histoire, se sert de paroles qui excitent les passions, et qu'aussi vive à sa manière que la comédie, elle veut intéresser son lecteur dans les actions bonnes et mauvaises qu'elle représente. Quelle erreur de ne savoir pas distinguer entre l'art de représenter les mauvaises actions pour en inspirer de l'horreur, et celui de peindre les passions agréables d'une manière qui en fasse goûter le plaisir? Que s'il y a des histoires qui, dégénérant de la dignité d'un si beau nom, entrent, à l'exemple de la comédie, dans le dessein d'émouvoir les passions flatteuses, qui ne voit qu'il les faut ranger avec les romans et les autres livres corrupteurs de la vie humaine?"